

RESPONCE DE P. DE RONSARD Gentilhomme Vandomois, AUX
INIVRE ET CALOM- nies, de ie ne fçay quels Predicans, & Ministres de Geneue.
Sur fon Discours & Continuation des Miferes de ce Temps.
A PARIS, Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau, à l'enfeigne S. Claude. 1563. Avec
Privilège du Roy
(147 x 198 mm, 26 ff.)
(CF. B.N. : RESpYe 868)
BENAZRA Pag 64

RESPONSE
De P. de Ronfard Gen-
tilhomme Vandomois, aux

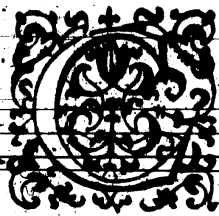
*Iniures & Calomnies, de ie ne sçay quels Predi-
cans, & Ministres de Geneue.*

Sur son Discours & Continuation
des Misères de ce Temps.



A T O L O S E,
Chez Jacques Colomies, Imprimeur iuré de l'Vniuersité.
1563.

EPISTRE.



Inq semaines apres la mort de seu Monseigneur le Duc de Guise, me furent enuoyez de la part d'un mien amy, troys petits liures, lesquels à ce que se pry entendre, ayent esté secretement composez, deux moys au parauant par quelques ministreaux ou Secretaires de semblable humeur, & depuis decouuez publiez, & imprimiez à Orléans contre moy, ensqquelz, comme par contrainte, j'ay respondu en ce present liure. Attestant Dieu & les hommes, que jamais se n'en desir ne volent a' offencer personne, de quelque qualité qu'elle soit, si de fortune il ne m'est aduenu d'escrire choses, lesquelles n'estoient inconnues seulement aux petits enfans, sans s'en sçauoir qu'elles le fussent des historographes de nostre temps, qui sans passion ont delibéré rendre de poinct en poinct fidelle tesmoignage de noz guerres civiles, à la posterité. Bien est vray, que mon principal but, & vraye intension, a toujours esté de taxer & blasmer ceux, qui sous ombre de l'Euangile (comme les hommes non passionnez pourroient facilement cognoistre par mesmes œuvres) ont commis des actes tels, que les Scribes n'oseroient ny ne voudroient tant seulement auoir pensé. Donq, quiconque soit de dieu, ou autre, qui m'as voulu malheureusement calomnier, se le supplie de prendre en gré cette response, & assure que si j'auoy meilleure cognoissance de toy, que tu n'en serois quitte à si bon marcé, & au lieu de quinze ou seize cents vers que se t'enuoye pour rechauffer ta colere, ie serois de ta vie vne liure de toute entiere. Car se me trompe, ou ton froc resté aux bourses, ou quelque memorable impudice, ou autre chose de pareille sorte, me fourniroit argumens assez suffisans pour t'imprimer sur le front vne marque qu'asseurement tu ne pourrois effacer. Je ne fais point de doute que ta malice ne se soit maintes fois efforcee, de vouloir sous couuerture de belles paroles insister les Princes & Seigneurs contre moy, interpretat fauicement mes escrits: Foyte iusques à faire courir un bruit par cette ville que leuy grandeur me brisoit, se ne sçay quoy de mauuaise digestion. Quand à moy, se les estime Princes & Seigneurs si magnanimes & genereux, que se n'en croy rien, m'asseurant qu'alloie voudroient estre Ministres de la mechante volonté d'un si petit galland que toy, auis auoient ils bien feu de louange d'oye a

EPISTRE

est un Gentil-homme de bonne race & de bonne part comme ie suis, cogneu & tenu pour homme de bien (si ce n'est de toy ou de ses semblables) par toute la France, sans premierement scauoir de sa propre bouche ses raisons & la verité: Et pour ce Predicant mon amy te te conseille de laisser desormais en repos teuz Sermones, dont les grandeurs, intentions, & entreprises, ne dependent de la Querelle de mes escrits ny des tiens, sans prouoquer dauantage leur courroux contre moy, qui leur suis, plus que tu n'es, tres humble & tresobeissant seruiteur. Or comme ie ne suis pas si mal accompagnè de iugement & de raison, que ie m'estime de leur exlibre, ausi faut il que tu penses, Predicant, que ie ne suis rien moins que toy, quelque tu sois. Le camp est ouuert, les liers sont dressées, les armes d'encre & de papier sont faciles à trouuer: tu n'auras point faulte de passer temps. Mais si la verité ie voudrois que pour espromuer mes forces, tu m'eusses présenté un plus rude champion. Car s'ay le contrage tel que s'ayme presque mieux quiter les armes, que de combattre contre un moindre, dont la victoire ne me scauroit aporter ny plaisir ny honneur. Suppliant de rechef celuy qui se sentira si gaillard que d'entrer en la barriere contre moy, ne vouloir trouuer estrange si tout ainsi qu'en pleine liberté il tonne des mots inurieux contre le Pape, les Prelats, & toute l'ancienne constitution de l'Eglise, ie puisse ausi de mon costé parler librement contre sa doctrine, Cenes, Presches, Mariages, predestinations sanctistiques & songes monstrueux de Calvin, qu'un tas de predicantereaux (ou folliculaires par leurs femmes, ou espoinconnez de sam, ou curieux de remuer menage) ont recueilly à Geneue pour venir apres enforceller la seigneurie de France (ce qui est encore plus dommageable) vna bonne partie de noz hommes qui faisoient monstre sur tous les autres d'auoir le cerneau mieux fait, plus usés aux affaires, & moins studieux de toute pernicietle nouueauté. Or pour abreger, Predicant, un Turc, un Arabe me permettoit facilement cette licence, & me donneroit aucques toute modestie congé de luy respondre. Toy doncques qui te vante estre Chrestien reformé, à meilleure raison accorderas ma requeste. afin que ta cause & la mieue soit cogneue de tous, & que l'honneur soit rendu à celuy de nous deux, qui l'aura le mieux mérité. A Dieu Predicant mon amy.



DÈS DIVERS

EFFECTS DE QVATRE

tre choses qui sont en frere Zamariel

Predicans, & Ministre de
Geneue.

Ton erreur, ta fureur, ton orgueil, & ton fard,
Qui t'esgare, & t'incense, & t'enfle, & te deguise,
(Deuoys fol, superbe, & feinct contre l'Eglise)
Te rend confus, felon, arrogant, & cofard.

A ij

Responce de P. de Ron

SARD GENTILHOMME

Vandomois, aux iniures & calomnies, de ie ne
sçay quels Predicans, & Ministres de Geneue.

Israble moqueur (qui n'auois point de
voix,

M

Muet comme vn poisson, il n'y a pas
deux mois,

Et maintenant eslé par la mort d'vn
(seul homme)

Tu mesdu de mon nom que la France renomme,
Abbayant ma vertu, & faisant du bragard
Pour te mettre en honneur tu te prens à Ronfard.

Ainsi trop sottement la puissance liquide
De ce fleuve escorné combatit contre Alcide.
Ton cueur, bien qu'arrogant, de peur de bucit faillir
Au bruit de mon renom, me voulant assaillir,
Labourieux Athlete & poudreux d'exercice.
Qui ne tremble iamaus pour vn petit nouice,
Car à voir tes escrits tu m'as tout desrobé,
Et du faux du larcin son dos est tout courbé,
Tu enrougis de honte, & en ta conscience
Pere tu me cognois d'vne telle science.

DE P. DE RONSARD.

Et si quelque bonté se loge dans son cueur,
Tu sens d'une Furie une lente rigueur,
Un vengeur aiguillon, qui de dueil s'espoingonne
D'auoir osé blasmer une telle personne.
Sachant bien que tu mens, & que ie ne suis point
Des vices entaché dont ta rage me point.

Or iete laisse la, car ie ne veux descendre
En propos contre toy, ny moins les armes prendre,
Tu es foible pour moy, si ie veux escrimer
Du baston qui me fait par l'Europe estimer.
Mais si ce grand guerrier & grand soldat de Baize
Se presente au combat, mon cueur saultera d'aize,
D'un si fort ennemy ie seray glorieux,
Et Dieu scait qui des deux sera victorieux:
Hardy ie planteray mes pas dessus l'arene,
Le roy diray les bras soustant à grosse halène,
Et pressant, & tournant, suant, & haleant,
Du matin iusque au soir ie l'yray combatant,
Sans deslier des mains ny Cestes ny courayes
Que tous deux ne soyons enyurez de noz playes.

L'ay dequoy me deffendre & de quoy l'irriter
Au combat, si sa plume il veut exercer,
Ie scay que peus la langue & Latine & Gregeoise,
Ie suis maistre ioueur de la Muse Françoisse,

Aiiij

R E S P O N S E

Vienne quand il voudra, il me verra sans peur
Dur comme vn fer tranchant qui s'affine au labour,
Vif, ardent, & gaillard, sans trembler soubz l'audace
D'vn vanteur qui par autre au combat me menace.

Cest luy seul que ie veux aux champs escarmoucher,
Le luy seray le Tan qui le fera moucher,
Furieux incensé, comme par la prairie

On voit vn grand Taureau agité de furie,
Qui court & par rocher, par bois & par estang
Quand le Tan importun luy tourmente le flanc.

Qui a point veu trembler es vieilles Tragedies
Vn Oreste estonné de l'horreur des Furies,
Qui du meurdre commis ia desia se repent:

Qui deuant meint flambeau, meint foet & meint Serpen
Et meint crin couleureux, s'enfuit parmy la Scène,
Portant dessus la front le remors de sa peine,
Tel tel ie le rendray par mes vers, furieux,
Et luy seray touiours vn fantôme à ses yeux.

Mais certes contre toy i'ay perdu le courage,
Qui as rapetassé de mes vers ton ouurage,
Le m'affaudrou moy mesme, & ton larcin a fait.
Que ie suis demeuré content & satisfait.

Toutesfoi breuement il me plaist de respondre
A quelqu'vn de tes poines lesquels ie veux confondre,

DE P. DERONSARD.

Et si tu as soucy d'ouyr la verité,
Je iure du grand Dieu l'immense deité
Que ie te diray vray, sans fard ny sans iniure,
Car d'estre iniurieux ce n'est pas ma nature.
Te te laisse ce droit auquel tu as vescu,
Et veux quand à ce point de toy estre veincu.
Or suis, mon frere en Christ, tu dis que ie suis Prestre.
Patiste à Eternel que ie te voudrois estre,
Et auoir toute le chef & le dos empesché
Desous la pesanteur d'une bonne Euesché,
Lors i' aurou la couronne à bon droit sur la teste,
Qu'un rasoir poliroit le iour d'une grand feste,
Ouverte, grande, blanche & large, jusque au front
En forme d'un croissant qui toute se courbe en rond.
Iadis ce grand Eumolpe, & ce grand prince, Orphée,
Qui auoient d'Apollon l'ame toute eschaufée,
Qui l'antique magie aporterent aux Grecz,
Qui des flambeaux du ciel cogneurent les secrets,
Qui lisoient dans le cueur des bestes les presages,
Qui des oyseaux pendus pratiquoient les langages,
Qui faisoient apres eux sous l'accord de leur voix,
Bondir comme cheureaux les rochers & les bois,
Qui du vouloir de Dieu estoient les interpretes
Furent prestres sacrez, pōrifes, & prophettes

B

R E S P O N S E

Les Roys de ce pays que le débord du Nil
D'un limon bien-heureux rend preignant & fertile,
Estoyent prestres mistrez, & ceux qui l'Asyrie
Tenoient obeissante à leur grand seigneurie,
Je voudrois l'estre ainsi: j'aurois le pas posé
Les doigdz escarboulez, le menton bien razé,
La chappe à haut collet, & vray meſſire Pierre
Pyrois signant le ciel, les ondes & la terre.

Je n'yrois pas chanter sur la tombe des mortz
Entant dedans ma main un asperges recors
De sauge ou de cypres, se seroient mes vicaires,
Je ferois tous les iours les sermons ordinaires,
Je dirois la grand messe, & le temple vdsté
Retentiroit desoubs mon chant retringoté.

Je serois reueré, je tiendrois bonne table,
Non viuant comme toy, ministre miserable,
Pauvre sot predicant, à qui l'ambition,
Dresse au cueur une roue, & ce fait Ixion,
Te fait dedans les eaux un alceré Tantalle,
Te fait souffrir la peine à ce volleur egalle,
Qui remonte & repousse aux enfers un rocher
Dont tu pris ta naissance, & qui voudroit chercher
Dans ton estomaq, qui d'un rocher aproche,
En lieu d'un cueur humain, on voitroit une roche:

DE F. DE RONSARD.

Tu es bien malheureux d'injurier celuy
Qui ne te fist iamais outrage ny ennuy.

Mais afin qu'on cognoisse au vray qu'en tes escolles
Il n'y a que bécari, qu'injures, & parolles,

Que nulle charité sa doctrine ne sent:

Disciple de Satan tu blasmes l'innocent.

Laisse respondre ceux que ie touche en mon liure,

Ils ont l'esprit gaillard, ils me sçauront poursuivre

De couplet à couplet, tu leur fais deshonneur

D'estre de sur leur gloire ainsi entrepreneur.

Tu fais du bon valet: ou l'esprit fantastique

De mes Daimons a pris ton cerneau lunatique,

Qui te rend Lou. garou, car à ce que ie voy

Tu as veu les Espris encores mieux que moy:

Ou bien en relechant ma brusque poesie

La Panique fureur ta ceruelle a saisie.

Si tu veux confesser que Lou. garou tu sois

Hoste melancoliq' des tombeaus & des croix,

Pour te donner plaisir, vrayement ie te confesse

Que ie suis Prebstre ras, que i'ay dict la grand messe,

Mais dauant que parler, il faut exorciser

Ten Daimon qui te fait mes Daimons despriser.

Fuyés peuples fuyés que personne n'aproche,

Sauués vous en l'Eglise, allés sonner la cloche

R E S P O N C E .

A son dru & menu: faites flamber du fen,
Faites un cerne en rond, murmurés peu à peu
Quelque sainte oraison, & mettés en la bouche
Sept ou neuf grains de sel, de peur quil ne vous touche.
Voyleci ie le voy: escumant, & banane,
Il se roule en arriere, il se roule en auant,
Afréux, hydeux, bourbeux: une espesse fumee
Ondoye de sa gorge en flammes alumee:
Il a le diable au corps: ses yeux caué dedans
Sans prunelle & sans blanc, reluisent comme ardens
Qui par les nuicts d'hyuer errent de sur les ondes,
Abreuant dans les eaux leurs flammes vagabondes.
Il a le museau tors, & le dos herissé,
Ainsi qu'un gros mastin des dogues pelissé,
Fuyéz peuples fuyéz: non accorés la beste,
Aportés ceste estolle, il faut prendre sa reste,
Et luy serrer le col, il faut semer espais
Sur luy de leau beniste avecq' un asperges,
Il faut faire des croix en long sur son echine.
Ie tiens le Monstre pris, voyés comme il chemine
Sur les pieds de derriere, & comme il ne vent pas
Rebellant à l'estolle, accompagner mes pas
Sus sus Prebstras frappez desur la beste prise,
Que par force on la traine aux degrés de l'Eglise.

DE P. DE RONSARD.

Ainsi le gros mastin des enfers fut traîné
Quant il sentit son col par Alcide enchesné,
Mais si tost que du jour aperceut la lumière,
Beant, il s'acula dedans une poussiere,
Et là, couronné, tirant son corps par les sablons
Tantost alloit avant, tantost à reculons.

Puis poussifse faisant trainer à toute force
Avoit en mille neudz toute la chene entorce,
Tirant le col arriere: Hercule qui se mit
En couroux estrangla le mastin qui vomit
D'un gosier suffoqué une bave escumeuse
Dont naquit l'Aconit herbe tresueneneuse.

Ainsi ce Lou-garou son venin vomira
Quand de son estomac, le diable s'en jura.
Ha Dieu qu'il est vilain! il rend desia sa gorge
Large comme un soufflet, le poumon d'une forge.
Qu'un boyteux marechal anime quant il faut.
Frapper à tour de bras sur l'enclume un fer chaud.
Voyes combien d'humeurs differentes luy sortent
Qui de son naturel les qualités rapportent?
La rouge que voyla, le fist presomptueux,
Ceste verte le fist mutin tumultueux,
Et ceste humeur noirastre & triste de nature
Est celle qui ypoit les hommes d'imposture,

R E S P O N C E .

La rousse que voyla le faisoit impudent,
Boufon, iniurieux, brocardeur, & mordant,
Et l'autre que voycy visqueuse, epaisse, & noire,
Le rendoit par sur tous superbe au consistoire.

Le me fache de voir ce meschant animal
Vomir tant de venins: tout le cœur m'en fait mal.

Faites venir quelque homme expert en medecine

Pour l'abreuer du iust d'une forte racine,
Si son mal doit garir, l'Helebore sans plus
Garira son cerueau lunatique & perclus.

Le pense à voir son front qu'il n'a point de ceruelle,
Le m'en vois luy sonder le nez d'une esprouelle,
Certes il n'en a point, le fer est bien auant,

Et en lieu de cerueau son chef est plain de vent.

Helas i'en ay pitié, si faut il qu'on le traite:

Il faut que chez Thony il face une diette,

Ou bien que le Greffier, comme un Astolphe, en bref

Luy souffle d'un cornet le sens dedans le chef.

S'il veut que la santé pour iamais luy reuienne,

il faut que par neuf iours seulement il s'abstienne

(Non pas de manger chair ny de boire du vin)

Mais de lire & de croire aux œuvres de Caluin,

Alors son erreur fauce & pernicieuse,

Ne traîner plus au corps une ame iniurieuse.

DE P. DE RONSARD.

Ne tourmenter plus Dieu d'opinions, & lors
Sa premiere santé luy rent' a dans le corps.

Or sus changeon propos & parlon d'autre chose,
Tu dis qu'une sourdesse à mon oreille close,

Tu te moques de moy, & me viens blasonner

Par un pauvre accident que Dieu me veut donner.

Nouvel Evangeliste, incense, plain d'outrage!

Vray enfant de Sathan, dy moy en quel passage

Tu trouues qu'un Chrestien (s'il n'est bien enragé)

Se doyne comme toy moquer d'un affligé:

Ta langue monstre bien aux brocards qu'elle rue,

Que tu portes au corps un ame bien tortue!

Quoy: est-ce le proffit & le fruit que tu fais

En preschant l'Euangille, ou tu ne creuz iamaï?

Que tu te moques bien de l'escripture sainte

Ayant le cueur mechant, & la parole feinte!

Quoy? moquer l'affligé sans l'auoir irrité

Est-ce pas estre Athée & plain d'impiété?

Les Lyons Affricans les Tygres d'Hyrcanie

Ne couuent dans le sueur si grande felonnie?

Apren ici de moy que Dieu te punira,

Et comme tu te ris de toy il se rira:

Tu peux bien en mentant tromper nous pauvres hommes

Qui grossiers de nature & imbecilles sommes.

R E S P O N S E

Non la fureur de Dieu, qui voit d'un œil profond.
Ton cœur & tes penfers & sait bien quels ils sont.

On dict qu'a-haut au ciel au dauant de la porte,
Ilya deux tonneaux de différente sorte,

L'un est plain de tous biens, l'autre est plain de tous maux.

Que Dieu respant ça bas sur tous les animaux:

Il nous donne le mal avecques la main dextre,

Et le bien chichement avecques la fenestre,

Si faut il prendre à gré ce qui vient de sa part,

Car sans nostre congé ses dons il nous depart.

Les poëtes premiers dont la gloire cogneue

A desfié les ans, auoient mauuaise veue,

Thamire, Tiresie, Homere, & cestuy la

Qui au pru de ces yeux contre Helene parla,

Et ceux de nostre temps à qui la Muse insigne

Aspire, vont portant la sourdesse pour signe,

Tesmoing est de Belay qui comme moy fut sourd,

Dont l'honneur merité par tou le monde court.

Vrayement quand tu estois à Paris l'autre année

De charme, de hale, la couleur bazanée,

Et passe tout ainsi qu'un Croissant enchanté,

Pu pitie de te veoir en ce point tormenté,

Et sans iniurier la misere commune,

J'auois compassion de ta pauure fortune,

DE F. DE RONSARD.

Or à ce qu'on disoit ce mal tu auois pris
Trauailant au mestier de la belle Cypris,
Toutesfois contemplant ta taille longue & droite,
Ta main blanche, & polye, & ta personne adroite,
Te cognoissant gailhard, honeste, & gracieux,
Et faire sagement l'amour en diuers lieux,
(Tu scais si ie di vray) ie fis à Dieu priere
De te faire iour de ta santé premiere,
Car te voyant ainsi, s'auois pitié de toy,
Tant s'en faut que l'Enuie entraist iamais chés moy.
Tu m'accuses Casard d'auoir eu la verolle,
Un chaste Predicant de fait & de parole.
Ne deburoit iamais dire un propos si vilain.
Mais que fort il du fac? cela dont il est plain.
Au moins fay moy citer pour ouyr mes deffences?
Peut estre ie diray des mors que tu ne penses,
Ie t'apprendray comment tu te pourras guerir
Du mauvais reliquat lequel te fait mourir,
Et courtois enuers toy, ie te resoudray toute
L'humour qui entretient tes nodus & ta goutte.
Foy tu ma charité qui te vient à propos?
Vrayement tu me fais tort, sans tes meschans propos
Te n'as point marié, mais ores nulle femme
Ne me veut espouser, ains par tout me dissame.

R E S P O N S E

Tu dis que ie suis *vieil*, encore nay-ie atteint
Trente & sept ans passés, & mon corps ne se plaint
D'ans ny de maladie, & en toutes les sortes
Mes nerfs sont bien tendus & mes Venes bien fortes:

Et si j'ay le sein pale & le cheueil grison,

Mes membres toutesfois ne sont hors de saison.

Or cela n'est que ieu dont ie ne fais que rire
Et voudrois que ce fust le plus de ton medire.

Mais pourquoy semes tu si faucement de moy
Qu'ie suis un *Athée*, infidelle & sans loy?
Si tu es si ardent & si brulé d'enuie
D'informer de mes meurs, de mon fait, de ma vie,
Ie ne suis incogneu: tu pourras aisement
Scauoir quel j'ay vescu des le commencement.

J'ay suiuy les grans Roys, j'ay suiuy les grands Princes,
J'ay pratiqué les meurs des estranges prouinces,
J'ay long temps escollier en Paris habité,
Là, tu pourras scauoir de moy la Verité:
Lors tu pourras iuger sans plus me faire iniure
Par la seule raison, non par la coniecture.

Ne conclus plus ainsi: *Ronsard* est bien apris,
Il a veu l'*Euangile*, il a veu nos escrits,
Et si n'est *Huguenot*: il est donques *Athée*.
Telle conclusion est faucement getée,

DE P. DE RONSARD

Car tous les bons esprits n'ensuiuent point tes pas,
Et toutesfois sans Dieu vivans ils ne sont pas:
Telle iniure redonde aux plus grans de l'Europe,
Dont à peine de mille on s'enroule en ta trope.
Lequel est plus Athée ou de moy ou de toy,
De moy qui ay vescu tousiours tranquille & coy,
En la loy du pays, en l'humble obeissance
Des Roys, des Magistrats, & de toute Puissance,
Qui sans estre pipé d'une nouvelle erreur
N'ay mis par mes sermons les peuples en fureur:
Ou toy qui en ouvrant le grand cheual de Troye,
As mis tout ce Royaume aux estrangers en proie?
As fait que le voisin a tué son voisin,
Le pere son enfant, le cousin son cousin,
Qui rends Dieu partial selon ta fantasia,
Qui es melanchotique & plain de freneste,
Qui fais de l'habille homme, & qui aux innocens
Interpretes malin, l'euangille à ton sens?
Qui as insques aux os la commune opressee:
Et sans dessus-dessous la France renuersée?
Ainsi qu'on voit la mer quand l'Auton d'un costé
Lucte contre Aquilon au gosier indonté,
Tous deux à contre fit horriblant leur haleine
Du fond jusques au haut boulersent l'arene.

R E S P O N C E

L'un flot roule de ca, l'autre roule de la,
L'autre suit, l'autre pousse, & du branle qu'il a
Fait marcher son voisin, à la fin plains de rage,
Casser & renuersor se rompent au riuage:
L'escume sur le dos des ondes se rouant

Tournant, pirouetant au vent se va iouant

Contre les grans rochers vne tempeste abaye,
Meint tortu tourbillon qui sur le bord tournoye
Comme vne Pyramide, esleue dans les cieux
Le sablon qui le iour, derobe de nos yeux.

Ainsi la France helas de tout malheur comblée
Par tes opinions erroit toute troublée,
La preste à se noyer. & sans l'Astre iumeau
De la Roync & du Prince, elle fust au tombeau.

Mis la paix que la Roync heureusement a faite
La remise en vigueur, & sa force a refaite
Comme vne douce pluye en sa vertu remet
La fleur espanouye, à qui ia le sommet
Pendoit flaistry du chaut, quand l'herbe fanissante
Sent du soleil d'Esté l'ardeur la plus cuisante.

Je ne suis ny rocher, ny Tygre, ny Serpent
Mon regard contre bas brusquement ne pendt,
Fay le chef esleué pour voir & pour cognoistre,
De ce grand vniuers le seigneur & le maistre,

DE P. DE RONSARD.

Car en voyant du ciel l'ordre qui point ne fait,
Je suis tresasuré qu'un Moteur est la haut
Qui tout sage & tout bon gouverne cest empire,
Comme un Pilote en mer gouverne son nauire:
Et que ce grand Palais si largement vosté
De son diuin Ouurier ensuit la Volonte.

Or ce Dieu tout parfait plain d'Eternelle essence,
Tout remply de vertu, de bonté, de puissance
D'immence maiefté, qui voit tout, qui scait tout,
Sans nul commencement, sans milieu, ne sans bout,
Dont la diuinité tresroyalle & supreme,
N'a besoin d'autre bien, sinon de son bien mesme,
Se commençant par elle & finissant en soy,
Bref ce Prince eternal ce Seigneur & ce Roy
Qui des peuples le pere & le pasteur se nomme:
Ayant compassion des miseres de l'homme,
Et desirant qu'il fust du peché triomphant,
En ce monde enuoya son cher unique Enfant,
Eternal comme luy, de la mesme matiere
Ayant du pere sien la gloire toute entiere.

Or ce fils bien ayme qu'on nomme Iesuchrist
(Au ventre virginal conceu du saint Esprit)
Vestit sa deité d'une nature humaine,
Et sans peché, porta de nos pechés la peine.

R E S P O N C E

Publiquement au peuple en ce monde prescho,
De son pere l'honneur non le sien il chercha,
Et sans conduire aux champs ny soldats ny armées,
Fist germer l'Euangille es terres Idumées.
Il fust acompaigné de douze seulement,

Mal nourry, mal vestu, sans biens aucunement
(Bien que tout fust à luy de l'un & l'autre pole)
Il fust tresadmirable en œuvre & en parole,

Aux mors il fit reuoir la clarté de nos cieux,
Rendit l'oreille aux sourds, aux aueugles les yeux
Il soula de cinq pains les troupes vagabondes,
Il arresta les vens, il marcha sur les ondes,
Et de son corps dimin, mortellement vestu,
Les miracles sortoient, resmoings de sa vertu.

Le peuple qui auoit la ceruelle endurcie,
Le fist mourir en croix, suyuant la prophetie.
Il fut mis au tombeau puis il resuscita,
Puis porté dans le ciel à la dextre monta
De son pere la sus, & n'en doit point descendre
V'isible, que ce monde il ne consume en cendre.

Quand veinequeur de la mort dans le ciel il passa,
Pour gouverner les siens, une Eglise laissa
A qui donna pouuoir de lyer & dissoudre,
D'accuser, de iuger, de damner & d'absoudre.

DE P. DE RONSARD.

Promettant que toujours avecque elle seroit,
Et comme son espoux il ne la laisseroit.

Cette Eglise premiere en Iesuchrist fondée,
Pleine du Saint Esprit, s'aparut en Judée,
Puis Saint Pol le vaisseau de grace & de sçavoir,

La fit ardemment en Grece recevoir,

Puis elle vint à Rome, & de la fut portée

Bien loing aux quatre pars de la terre habitée.

Ceste Eglise nous est par la tradition

De pere en fils laissée en toute nation

Pour bonne & legitime, & venant des Apostres

Seulle la confessons sans en recevoir d'autres.

Elle pleine de grace & de l'esprit de Dieu,

Choisit quatre tesmoins S. Marc, & S. Mathieu,

Et S. Iehan, & S. Luc, & pour les faire croire

Aux peuples baptez aproua leur histoire:

Si tost qu'elle eut rangé les villes & les Roys

Pour maintenir le peuple elle ordonna des loix,

Et afin de coller les Prouinces unies

Comme un cymment bien fort fit des ceremonies,

Sans lesquelles long temps en toute region

Ne se pourroit garder nulle religion.

Certes il faut penser que ceux du premier age,

Plus que ceux d'aujourd'hui auoient le cerue au sage.

R E S P O N S E

Et que par ignorance il nont iamais failly,
Car leur siècle n'estoit d'ignorance assailly.

Or ceste Eglise fut des long temps figurée,
Par l'Arche qui flottoit de sur l'onde azurée,
Qu'ind Dieu ne pardonnoit qu'aux hommes qui estoient
Entrés au fond d'icelle, & dans elle habitoient.
Le reste fut la proye & le iouet de l'onde,
Que le ciel desborda pour se venger du monde.

Aussi l'homme ne peut en terre estre sauué,
S'il n'est dedans le sem de l'Eglise trouué,
Si comme un citoyen n'habite dedans elle,
Ou s'il cherche autre part autre maison nouuelle.

Il est vray que le Temps qui tout change & destourne
A mille & mille abus en l'Eglise introduit,
Enfantés d'ignorance, & couuez sous la targe
Des Prelatz ocreux, qui en auoient la charge.

Je scay que nos Pasteurs ont desiré la peau
Plus qu'ils n'ont la santé, de leur pauvre troupeau:
Je scay que des Abbés la cuisine trop riche
A l'usage du Seigneur tomber la vigne en friche,
Je voy bien que l'yuraye estouffe le bon blé.

Et si n'ay pas l'esprit si gros ne si troublé
Que ie ne sente bien que l'Eglise premiere
Par le temps a perdu beacoup de sa lumiere.

DE P. DE RONSARD.

Tant s'en faut que ie Vuille aux abus demeurer,
Que ie me Veus du tout des abus separer,
Des abus que ie hay, que i'abhore, & meprise
Pourtant ie ne me Veus separer de l'Eglise,
Ny ne feray jamais pustost par mille efforts
Te Voulois endurer l'honneur de mille mors.

Comme un bon laboureur qui par sa diligence
Separe les charbons de la bonne semence,
Ainsi qui voudra bien l'Euangille auancer
N'usur chasser l'abus & l'Eglise embrasser,
Le ne se separer, mais fermement la suivre,
Et dedans son grain toujours mourir & viure.
Et Lucie suis Athée en suyuant cette loy,
Et ce tort est à mon pere & le blasme est à moy.

Les dieux domifant de sur moy ta malice
Que i'ay fait d'un grand bouc à Bacchus sacrifice,
Tu es si malade ment cinquante gens de bien
Qui de tout costé auquet diroient qu'il s'en est men.
Mais par habitude l'emasse la ceffe,
Et de Jupiter, qui a les neuf entree,
Hélas! ce que par deo, l'ille d'antoin
Hélas! que d'atous & à tous jours m.

Et de Jupiter, qui a les neuf entree,
Hélas! ce que par deo, l'ille d'antoin
Hélas! que d'atous & à tous jours m.

R E S P O N S E

Pour auoir en haussant le bas stile françois,
Contenté doctement les oreilles des Roys.

La brigade qui lors au ciel leuoit la teste
(Quand le temps permettoit une licence honeste)

Honorant son esprit gaillard & bien appris,
Luy fist present d'un bouc, des Tragiques le pris.
La nappe estoit mise & la table garnie.

Se boidoit d'une sainte & docte compaignie,
Quand deux ou troy ensemble en riant ont posse.
Le pere du tropeau, à long poil herissé:
Il venoit à grands pas, ayant la barbe peinte
D'un chapellet de fleurs la teste il auoit ceinte,
Le bouquet sur l'oreille, & bien fier se sentoit
De quoy telle ieunesse ainsi le presentoit.
Puis il fust reietté pour chose mesprisée
Après qu'il eust serui d'une longue risée.

De Baize qui relust entre vous tout ainsi
Qu'un Orion armé par le ciel obscurcy,
Que Dieu ce ditte vous en tous lieux acompaigne:
A bien fait sacrifice aux Muses d'une Taigne.

S'il a fait tel erreur, luy qui n'a rien d'humain,
Permettés que i'en face un autre de ma main.

Sus Boufons & plaisans que la Lune gouuerne,
Allés chercher un Asne aux montaignes d'Auuergne,

DE P. DERONSARD.

D'oreilles bien garny, & en mille façons
Couronnés luy le front de foin & de chardons,
Trouvés vous iusque au coude, escorchés moy la beste,
Et de ce Predicant atachés à la teste
Les oreilles, ainsi que les auoit Midas,

Cet ourdaut Phrygien, qui grossier ne sceut pas
Estimer de Phebus les chansons & la Lyre,
Quand il blasphema le bon & honora le pire:
Mais non laisse le la ie suis content asses
De cognoistre ses vers des miens rapetasses.

Tu te plains d'autre part que ma vie est lasciué,
En delices, en ieux, en vices excessiue,
Tu meus mechamment. si tu m'auois suivi
Deux moy, tu scaurois bien en quel estat ie vy:
Or ie teux que ma vie en escrit aparaisse:
Apr. que pour menteur Un checun te cognoisse.

A l'esueillint au matin dauant que faire rien,
L'oua que l'Eternel, le pere de tout bien,
Le priant humblement de me donner sa grace,
Et que le iour naissant sans l'offenser se passe,
Qu'il chaste toute scéte & tout erreur de moy,
Qu'il me vueille garder en ma premiere joy,
Sans entreprendre rien qui blesse ma prouince,
Tre. humble obseruateur des loix & de mon Prince

R E S P O N S E

Apres ie hors du liet & quant ie suis veſti
 le me renge à l'estude & aprens la vertu,
 Composant & allant & voyant ma Destinée
 Qui de l' de mon cuer vice au e miles enclinee

 Quant ie en l' p'curer ſeul ie me veſte enſormes
 Puis ſent un mon eſprit de trop veſte aſſome
 L'abandonne le livre, & m'en vais a l'Édifice
 Au retour pour plaſir & me l'heure ie deſcite
 De la ie veins diſner, ſaſtant ſobre repaſ,
 Puis ie rends grace à Dieu au reſte ie m'eſcote
 Car ſi la preſence eſt plaiſante & ſervice
 Ie m'en vais promener can oſt parmy la plaine
 Tantoſt en un Village, & can oſt en un bois
 Et tant oſt par les lieux ſolitaires & ceſ
 L'ayme fort les iardins qui ſentent le ſauage
 L'ayme le ſot de l'eau qui gazonne au riuage
 La de uſant ſur l'herbe auq' un mien amant
 Ie me ſuis par les fleurs bien ſouuent en loquant
 A l'ombraſſe d'un ſault, ou liſant dans un liure
 L'ay d'herbe le moyen de me faire reuiuſſe
 Tout pur d'ambition & des ſoucis curſans

 Atterant les bureaux d'un tas de meſſiſſans
 Qui ſont comme raiſſes les prophettes en l'Édifice
 Pipant les grands Seigneurs d'une belle apparence,

DE P. DE RONSARD.

Mais quand le ciel est triste & tout noir de desespoir,
Et qui ne fait aux champs ny plaisant ny bien seur,
Je cherche compagnie, ou ie ioue à la prime,
Je vole, ou ie saute, ou ie lutte, ou i'escrime,
Je di le mot pour rire, & à la verité
Je né loze chés moy trop de severité.

J'ayme à faire l'amour, j'ayme à parler aux femmes,
A meure par eson mes amoureuses flames
J'ayme le bal, la dance, & les masques aussi,
La musique & le luth, ennemis du souci.

Puis quand la nuit brunette a rangé les estoilles
Et courtmant le Ciel & la terre de Ecoilles,
Quand j'ay me couche, & la leuant les yeux,
Et le hochet & le cucur vers la voure des cieux,
Je ne puis mais prier la bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faüte.

Autreste ie ne fais ny mutin ny mechant
Quand ie suis en la loy par le glaive tranchant,
Vn glaive comme ie te y sira & ie est meilleur,
Et ie te suis d'ouieux & soit à la bonne heure!

Mais quand d'icelz lieux ou il faut faire
Le plus pieux & tres saint & tres iuste deuoir,
Lors que de l'Eglise & ne colonne forme,
Et que le peuple ondo les espaules de son arme,

R E S P O N C E.

D'une haumusse le bras, d'une chape le dos,
Et non comme tu dis faite de croix & dos,
C'est pour un Capelan, la mienne est decorée
De grandes boucles d'or, & de frange d'orée
Et sans toy Sacrilège, encore i'e l'aurois

Conuerte des presens qui viennent des Indois,
Mais ta main de Harpie, & tes griffes trop haues
Nous garde bien d'auoir les espauls si braues

Par le trou de la chape aparoist esleue
Mon col braue & gaillard, comme le chef la ue
D'un limaçon d'Auril, qui traîne en mainte force
Par un trachimonnenx le beau palais qu'il porte
Et de sur l'herbe tendre errant deça de la

Dresse parmi les fleurs les deux cornes qu'il a:
Un guerrier de iardins, qui se paist de rouse
Dont la ronde maison est par tout arroulee.

Aussi paroist mon chef, & me sens bienheureux
De faire cet estat si saint & genereux.

Je ne perds un moment des prieres diuines,
Des la pointe du iour ie m'en vais à matines,
L'ay mon breuierc au poing, ie chante quel que fois
(Mais c'est bien rarement) car i'ay mauuaise voix.
Le deuoir du seruire en rien ie n'abandonne,
Je suis à Prime, à Sixte, & à Tierce, & à Nonne,

DE P. DE RONSARD.

L'oy dire la grand messe, & avecque l'encens
(Qui par l'Eglise espars comme parfum se sent)
L'honore mon Prelat des autres l'oultre passe:
~~Ayant pris d' Agenor son surnom & sa race.~~
~~Après le tour finy te viens pour me rassoir.~~
Bref depuis le matin iusqu'au retour du soir
Nous chantons au Seigneur louanges & cantiques,
Et prions Dieu pour vous qui estes heretiques.

Si tous les Predicans eussent vescu ainsi
Le peuple ne fust pas (comme il est) en soucy
Les villes de leurs biens ne seroient despoillées,
Les chasteaux renuersez, les eglises pillées.
Le laboureur sans creinte eust labouré ses champs,
Les marchés desolés seroient plains de marchans,
Et comme un beau soleil par toute la contrée
De France, reluiroit le bel espy d'Astrée:

Les Reistres en laissant le Riuage du Rhin,
Comme sielons armés, n'eussent beu nostre vin:
Le me plains de bien peu! ils neussent brigandée
La Gaule qui s'estoit en deux pars debandée,
Et n'eussent fait rouller aueq' tant de charois
Desous un Roy mineur, le tresor des François.
Ny les blonds nourrissons de la froide Angleterre
N'eussent passé la mer achetant nostre terre

R E S P O N S E .

Or c'est la Predicant l'Euangille & le fruit
Que c'a nouue^{lle} secte en la France a produit,
Rompant toute amitié, & denouant la corde
Qu'a tenu d'auantement les peuples en concord.
Les deus parties sont a deuiler de uoy
Toi le l'Predicant, ainsi fait en de toy,
Mais tel il n'a ne peut ny profiter ny nuire
Il ne l'peut e la ne laisse pas de luyre,
Sur la terre & sur nous, & comme au parauant
N'is regardons la ciel & resprouons le tant.
N'ny ne sommes meschant pour autant que les
Pastiaux comme toy, disent que nous le sommes,
Mais bien nous sommes tel, quand le rem
De dans nostre estomac uégé nostre pechie
Et pour au Commun la Deime mediance
Ne nous veut esjouer cest nostre conscience.
Et si t'as accuse un Turc Mahumetaïn,
Et le Turc, & le Grecien, mais Dieu iuge certain
C'ignost le crime de tous: comment un Calusoise
Pourroit il bien iuger des actes d'un Papiste
Quand il sont ennemis? Frere, pour abregier
Le luy partial ne sauroit bien iuger.
Tu m'estimes meschant & meschant ie t'estime,
Le retourne sur toy le mesme fait du crime,

DE P. DE RONSARD.

Tu penses que c'est moy, je pense que c'est toy!

Et qui fait ce discord! nostre diuerse foy!

Tu penses dire vray, je pense aussi le dire,

Et lequel est trompé: certes tu as le pire,

Car tu crois seulement en ton opinion,

Ammy en la catholique & publique Union.

Ha qui voudroit de pres informer de ta vie!

On verroit que l'honneur, l'ambition, l'enuie,

L'orgueil, la cruauté, se paisent de ton cuer.

Et boyuent de ton sang, comme l'Aigle veigneur

Dont l'immortelle fain, par nulle chair dontée,

Se paist incessamment du cuer de Promethée.

Ha tu n'as pour changer d'habis & de sermons!

Et changé de sang, de cuer, de foye, de poumons:

Et tu monstres aises par ton orde écriture,

Que pour changer de loy n'as change de nature,

N'y ne feras jamais, bien que d'un habit saint

Tu caches ta pensée & ton courage saint:

Aussi le cruel Renard toujours Renard demeure,

Bien qu'il change de poil, de place, & de demeure.

Tu dis que tu suis gras à l'ombre d'un clocher,

Predicant mon amy ie n'ay rien que la chair,

L'œil tout mal plaisant & ma peau mal traitée

Replée de la couleur d'une ame Acherontée,

R E S P O N C E

Si bien que si i'avois ces habits grans & longs,
 Ces Reistres importans qui batent aux talons,
 Et que quelqu'un me veist si palle de vilage
 Il diroit que ie suis Ministre de Village.

Pourveu que ie portasse une toque à rebra,
 Et dessous un bonnet, quelques fois de tafetas,
 Quelque fois de velours, pour un signal sinistre
 Que d'un bon surueillant on m'auroit fait Ministre

Tu dis que i'ay du bien? c'est donques en esprit,
 Ou comme le Pescheur qui songe en Theocrit
 Ou par opinion riche tu me veux faire,
 Mais ceux à qui ie doy scauent bien du contraire,
 Voudrois tu point user vers moy de charite,
 Non, ie ne suis point tant contre toy despite
 Que ie ne prenne bien de l'argent de ton Prestre,
 Pour descharger ton sac, si la somme t'empesche.

Tu dis que i'ay loué ma Muse pour flater:
 Nul prince ny Seigneur ne se scauroit vanter
 (Dont ie suis bien marry) de m'auoir donné gage,
 Je fers à qui ie veux, i'ay libre le courage
 Le Roy, son Frere, & mere, & les princes ont bien
 Pouuoir de commander à mon Luch Cynthien
 Des autres ie ne suis ny valet ny esclaue,
 Et si sont grands Seigneurs, i'ay l'esprit haut & braue,

DE P. DE RONSARD.

Tu dis que i'ay vestu maintenant escolier
Maintenant courtisan, & maintenant guerrier,
Et que plusieurs mestiers ont esbatu ma vie,
Tu du vray Predicant, mais ie n'eus onc' enuie
De me faire Ministre, ou comme toy Caphard,
L'enfer au peuple ignorant mes songes & mon fard,
L'aymeroï mieux ramer sur les ondes salées,
Ou auoir du labeur les deux mains empoulées,
Ainsi qu'un vigneron, par les champs incogneu,
Qu'estre d'un Gentilhomme un Pipeur deuenu.

Tu dis que des Prelats la troupe docte & sainte,
Au colloque à Poissi, trembla toute de crainte
L'oyant les Predicans contre elle s'assembler
Le la voy disputer & ne la voy trembler,
Ferme comme un rocher, qui iamais pour orage
Soit de gresle ou de vent ne bouge du riuage,
Assuré de son poix: ainsi sans s'esbranler
Le voy constamment cette troupe parler.

Respondés, Predicans, si enflés d'esperance
Eussies vous de Geneue osé venir en France
Sans auoir sau conduit escrit à vostre gré:
Vous donques aués peur, non ce troupeau sacré.

Tu dis que i'ay blasme cette triste Caluine,
Le ne le blasme pas, ie blasme sa doctrine,

R E S P O N S E

Quand à moy ie le pense un trompeur, un menteur,
Tu le pensés un ange, un apostre, un docteur,
L'appellant la lumiere & l'honneur des fidelle,
Si tu l'estimes tant, port luy des chandelles.

Il n'aura rien de moy par toute nation
On cognoist son orgueil & son ambition.

Tu dis que pour iazer & mocquer à mien ay'e,

Et non pour m'amander, i'allois ouyr de Barz:

Un iour estant faché me voulant defacher.

Passant pres le fosse, ie l'allay voir prescher.

Et là, me seruit bien la sourdesse benne,

Car rien en mon cerueau n'entra de sa docteur.

Le m'en retourné franc comme i'estois venu.

Et ne vy seulement que son grand front orné,

Et sa barbe fourchue, & ses mains renuerfées.

Qui promettoient le ciel aux troupes amassées.

Il donnoit Paradis au peuple d'alentour,

Et si pensoit que Dieu luy en deust de retour.

Le m'eschapé du Presche, ainsi que du naufrage.

S'eschape le Marchant, qui du bord du riuage

Regarde seurement la tempeste & les veüs,

Et les grands flots bossus, escumans, & bruyans.

Non pas qu'il soit ioyeux de quoy la vague perse,

Porte ses compaignons noyés à la renuerse.

DE P. DE RONSARD.

Où de voir le burin, ou les fresles morceaux
Du bateau tournoyer sur l'eschine des eaux,
Mais dedans son courage une ioye il sent naistre,
Voyant du bord prochain, le danger sans y estre.

Tu dis qu'il me fect mal parler de la vertu:

Miséricorde Pharisien pourquoy me blasmes-tu,
Me l'im. vit ou fumée, ou poussiere menue,
Qu'il vent rafe terre emporte dans la nue,
Ou les bulettes d'eau que le pasteur enflant
Va bucc'e rondement, pour plaisir va soufflant,
Ou le long d'un estang qui peu ferme se ploye,
Et le vent de tous costés ondoye.

Nemste plus ton courage, apren à l'abaïsser,
Dont me x des gros cueur lequel te fait haussier
Et dont ecruelle si superbe & si rogue,
Comme si tu estois des vertus Pedagogue.

Predicant mon amy Dieu n'a pas destourne
Ses yeux si loing de nous, qu'il ne nous ait donne
Quelque peu de raison. Si route l'Ambrosie,
Tout le néctar du ciel t'abreuue & resasie!

Encore le bon Dieu qui nous daigne escouter,

Nous donne quelque fois de son pain, à gouter.

Si ta nouvelle fecte en Paradis t'emporte,

Pour le mal de nostre ville en pourra voir la porte,

R E S P O N S E

*Et nous pauvres banis: par la bonté de Dieu
Encore au font d'un coing trouverons quelque lieu,
Car c'est bien la raison que la premiere place
Soit aux Calumniens, comme aux enfans de grace.*

Tu fais lequel des deux fortitustifié

*Du Temple ou ce Vendeur s'estoit glorifié,
Et ou le publicain vers la bonté divine,
Se confessoit pecheur, & batoit sa poitrine
Ce superbe braueur au sourcil esleué
Qui chacun mesprisoit, s'en alla reprouvé
De Dieu, qui hait une ame ambitieuse & fiere
Et de l'humble pecheur acorda la priere.*

*Dauant que le festu de mes yeux araché
Des tiens premierement fais oster le rocher.
Et dauant que blasmer, regarde si ton ame
Et si ta consience est point digne de blasme.*

*A toy seul n'appartient de parler proprement
Comme il faut conuerser au monde saintement.
C'est un don general qu'à chacun le ciel offre,
Et seulement Calvin ne l'a pas en son coffre.*

*La Vertu ne se peut à Geneue enfermer,
Et a le dos esle, elle passe la mer,
Elle s'en volle au ciel, elle marche sur terre,
Et iste comme un esclair, messager du tonnerre.*

DE P. DE RONSARD.

Ou comme un tourbillon qui soudain s'esleuant
Erre de fleuve en fleuve, & annonce le vent,
Ainsi de peuple en peuple elle court par le monde:
De ce grand vniuers hostesse vagabonde.

Tantost elle se loge où le peuple bruté,
Ne voit loing de son chef le Soleil reculé,
Desous le pied duquel craque la chaude arene,
Ou Phebus se vit pris des beaux yeux de Cyrene.

Tantost elle s'en va où les champs tapisés
De neige, ont les cheueux de glaçons herisés,
Non guiere loing de l'Antre, en horreur esfroiable,
Que le front Aquillon a choisi pour estable.

Tantost elle va voir le peuple du matin,
Qu'a le col orné de l'Indique butin,
Et qui sent le premier deboucler la barriere
Aux cheuaux du Soleil qui vont prendre carriere.

Tantost elle chemine aux peuples d'Occident,
Où le Soleil recreu, halettant & pendant,
L'ache de sur l'oreille, à ses cheuaux les brides,
Et son char baille en garde aux cinquante Phorcydes.

Bref les peuples du monde ont un don general
De scauoir discerner le bien d'auq' le mal,
De parler sainctement des choses politiques,
De scauoir gouverner les grandes Republicques

R E S P O N C E

D'embrasser la Vertu, d'aimer la Verité,
Et non seulement toy qui plain de Vanité,
Comme un mignon de Dieu, veux les hommes attirer,
Sous ombre de Vertu. Et tu fais le contraire.

~~Tu dis que si nos Roys se jautoient du tombeau,~~

~~Is se linient heureux de voir le grand flambeau
De ta secte allumé par la France oppressee,
Et de voir de Calvin l'Evangille annoncé!~~

Ha terre creue toy' qui maintenant iouis
De nos Roys, & nous rends cet unzeisme l'oy
Tel qu'il estoit a'ors qu'au bout de sa harette
Il portoit dans un plomb notre Dame portante
Creue toy rends ce Prince, ha qui'l seroit main
De voir si lachement l'Eglise de Cion
Sa deuote maison, detruitte & sacagee,
Ayant souffere l'horreur d'une main ennemie
La voyant sans honneur comme un lieu de cimetiere
Desert, inhabité, que la foudre a brulé
Ou comme on voit au Camp sur le bord des frontiers
Une grange ou logeoient les enseignes guerrieres,
Sans clef, sans gond, sans porte, & sans feste couuert,
Les pignons embrasés, & tout le mur ouuert,
Et la place ou Ceres gardoit sa gerbe en presse
Estre pleine de fient, & de litiere epaisse.

DE PRONSARD.

He qu'il seroit marry d'entendre que ses os,
Arachés du Tombeau nostre commun repos,
Eussent veu de rech. s, par tes mains la lumiere,
Aan donne. ay vent aussi qu'une poussiere!
I. se feroit amy du Duc de Charoloy,
Et pour venger ses os destruoit le barnois,
Contre toy brise-tombe! & sa puissante armee
De France chasseroit ta peste enuemie.
Si qu'en lieu qu'on te voit de pompe environné,
Marcher brazardement, agrasé, boutonné,
De l'argent d'une chasse, ou de l'or d'un calice,
Tu serois d'arabond le saint oeil de Justice
Ayant que cent fois le iour ta coulpe & ton remords,
Te veue de boureau, & te donne cent mors.
Tu te moques aussi de quoy ma poesie
Ne fait que dire miserable, ains va par fantaisie.
Et de quoy ma feueur sans ordre se suuant,
A p. p. les vers comme feuilles au vent
Comme au mois d'esté, quand d'une lionne caude
Sont barre de Ceres la cheueure blonde,
Et le Luneur ny-nud, ayant beaucoup pieux
Le b. dica dela de sur les deux genoux,
Le tournois & le reuve & d'une plume epaie
Sont les tournois du sein de la Deesse.

R E S P O N C E

Puys du dos & des bras efforcéz par ahan,
Fait sauter le forment bien haut de sur le Van.
Lors les bôurriers & elans, comme poudre menue
Sans ordre ça & la se perdent en la nue.

Et font sur le Vanneur meint tour & meint retour
L'Aire est blanche de poudre, & les Granges d'autour
Voilà comme tu dis que ma Muse sans bride,
S'egare esparpillée où la fincur la guide.

Ha si tu eusses eu les yeux aussi ouuers
A dérober mon art, qu'a dérober mes vers,
Tu dirois que ma Muse est pleine d'artifice,
Et ma brusque & vertune te seroit un vice.

En l'art de Poésie, un art il ne faut pas
Tel qu'ont les Predicans, qui suivent pas a pas
Leur sermon sceu par cueür, ou tel qu'il faut en prose
Ou toujours l'Orateur suit le fil d'une chose.

Les Poètes gaillards ont artifice a part,
Ils ont un art caché qui ne semble pas art
Aux versificateurs, d'autant qu'il se promeine
D'une libre contrainte, ou la Muse le meine.

Ainsi que les Ardens aparouissant de nuit
Sautent a diuers bons, icy leur flamme luit,
Et tant s'est reluit la, ores sur un riuage,
Lors de sur un mont, ou sur un bois sauuaige.

DE P. DE RONSARD.

As tu point & cu voler en la prime saison
L'Annette qui de fleurs enrichist sa maison?
Tantost le beau Narcisse, & tantost elle embrasse
Le vermeil Hyacinthe, & sans suiure vne trasse
Erre de pré en pré, de iardin en iardin,

Pourtant vn doux fardeau de Melisse ou de Thim.

Ainsi le bon esprit que la Muse espoingonne,
Porté de sa fureur sur Pernasse moissonne

Les fleurs de toutes pars errant de tous costés:
En ce point par les champs de Rome estoient portés
Le damoiseau Tibulle, & celuy qui fist dire
Les chansons des Gregeois à sa Romaine lyre.

Tels ne furent iamais les versificateurs
Qui ne sont seulement que de mots inuenteurs,
Froids, grossiers, & lourdeaux, comme n'ayant saisie
L'ame d'vne gentille & docte frenasie,
Tel bien ne se promet aux hommes vicieux,
Mais aux hommes bien nés qui sont aymés des dieux.

Esoute Predicant, tout enfle d'arogance,
L'ait il que ta malice attire en consequence
Et que brusquement vn poete a chanté:

Qu tu es enrage, ou tu es enchanté,
De te prendre à ma quinte, & ton esprit oubli
De penser à acheter vn sens d'vne filye.

R E S P O N C E

Je suis fol, Predicant, quand i'ay la plume en main,
Mais quand ie n'escri plus, i'ay le cerueau bien sain.

Au retour du printemps les *Muses* ne sont sages;
Fameux est celui qui se prend à ceu sages.

Qui fait de l'habilement, sans parler à luy
Se monstre inuencieux aux ouvrages d'autrui.

Certes non plus qu'à moy ta teste n'est plus saine.

Et pour ce, Predicant, faisons *Dieu* ne sçait.

Ou'à *S. Mathurin*, car à nous deux tous deux.

Nos cerueaux esuentés sont bien auertineux.

Tu sembles aux enfans qui contempnent et méprisent

Des rochers, des *Geans*, des *Chimères* cornues.

Et ont de tel objet le cerueau tant esmeu,

Qu'il pensent estre *Tray* bondoyant qu'il ont de *Tray*.

Ainsi tu penses *Tray* les *Dieux* dont me meurt.

Quitte sont *ouray* de les en auer.

Ny tes *Dieux* ny les miens oracles ne sçay point.

Je prends tant seulement les *Muses* pour char.

En uant ie compole en riant ie *Tray* l'ore.

Et *Tray* tout le fruit que ie rec y d'esper.

Ceux qui sont auerement, il ne sçauent choisir.

Les *Dieux* qui ne sont nes sinon pour le plaisir.

Et pour ce les grands *Roy* ioignent à la *Musique*.

Non au conseil priué le bel art *Poëque*.

DE P. DE RONSARD.

Tu dis qu'auparavant i'estois fort renommé,
Et qu'ores ie ne suis de personne estimé,
Penses tu que ta secte embrasse tout le monde?
Penses tu que le ciel, l'air, & la terre, & l'onde
Se font contre moy pour te voir en courroux?
Tu te trompes beaucoup: Dieu est pere de tous:
Il n'ay que trop d'honneur: certes ie voudrois estre
Sans loir & sans renom, comme un pasteur champestre,
Ou comme un Laboureur qui de beufs acouples,
S'efforce les querez pour y semer les bleds.
Celuy n'est pas heureux qu'on monstre par la rue,
Que tout le monde cognoist que le peuple salue,
Mais heureux est celuy que la gloire n'espoingt,
Que nul ne cognoist personne & qu'on ne cognoist point.
A toy mes Predicans ie quitte les fumées,
Les fauours qui seront d'air: en an consumeront
Car moy ie me trompe, ou la mere des moyes
N'ira point valant les cornes par neuf jors,
Qu'on n'ait & ragabon sans credit sans puissance,
Ie n'ay fait que d'aymer de France,
Hors d'effrayer ne, & comme deux renards
D'effrayer les chasses de toutes parts.
Cependant & tous Seigneurs qui leur donnent ordre
En ont fait un temps de leur beaulté l'orgueil.

R E S P O N C E

Ne croyés pas toujours à leur simple parler,
Il voudront à la fin vos plaisirs contrôler:
Gardés bien vos enfans, vos bources, & vos femmes,
Puy veu de tels gallands sortir de grands difames,
Car pour auoir le corps d'un grand vestre empestre,
Ils n'ont la main liée, & n'ont le cuer chaste,
Tu dis que ie mourrois acable de grand peine
Si ie voyois tomber nostre Eglise Romaine,
I'en serois bien marry: mais quand il aduendrois
Le magnanime cuer pourtant ne me faudrois
I'ay quelque peu de bien qu'en la teste ie porte,
Qui ne craint ny le vent ny la tempeste, ny le
Il nage avecques moy, & peut estre le fin
Au nauage estrange ne te seruiroit rien,
Ou les gentils cerueaux n'ont besoing de ton conseil,
Non non mon reuenu de partir ne m'ont
Il n'est pas opulent, ny gras, ny excessif,
Mon or n'est monnoye ny fondu, ny massif,
Ie n'y ay pas de la faueur Royale,
Ne se montra iamais enuers moy liberalie
Et si ay merite de ma patrie autant
Que toy faux Imposteur quite bragarde, tant
Tu pipes les Seigneurs d'une vaine aparence,
Tu presches seulement pour engresser ta pance.

DE P. RONSARD.

Tu iapes en matin contre les dignités
Des Papes des Prelats, & leurs autorités,
Tu renuerces nos loix, & tout emflé de songes
En lieu de verité tu plantes tes menfonges,
Te Monstres contrefais, qu'à bayent tu desfends,
Tes Larues, qui font peur seulement aux enfans.
Tu as selon ton sens l'Euangille traitée,
Tu fais comme tu veux de Iesus un Prothée,
Le tournant le changeant sans ordre & sans arrest
Selon ta passion, & selon qu'il te plaist:
Tu as un beau parler tout remply de cautelle,
Tu veux tenir l'esprit de Dieu en curatelle,
Tu fais de l'Euangille auoir pleines les mains,
Tu fais bien courtsifer quelques pauures nonnains,
Tu fais bien defroquer la simpleffe d'un moyne,
Tu fais bien ioindre au tien de Christ le patrimoine,
Tu as en Paradis le tiers, & les deux pars,
Tu es fils ayné, nous en sommes bastards.
Tu as pour renforcer l'erreur de ta folie,
A ton Cieneue apris quelque vieille homelie
De Caluin, que par cueur tu racontes icy,
Tu as un estomac, un Lexicon farcy
De mots viurieux qui donnent à connoistre
Que mechant escolier tu as eu mechant maistr

- R E S P O N C E .

Ou moy tout eslongné d'imposture & d'abus,
Amoureux des presens qui viennent de l'hebur.
Tout seul me suis perdu par les riués humides,
Et par les bayz, rosiu, après les Puerdes,
Les Muses, mon soucy qui m'ont tant honoré,
Que de m'auoir le front de myrthe decoré,
Car pour ton aboyer ie ne perds la Couronne
De Laurier, dont Phebus tout le dieu m'ouur me
Elle ombraz mon front, signal victorieux
Qu' Apollon a donté par moy ses enuieux.
Aussi tost que la Muse eut emsic mon couraige
M'agitant brusquement d'une gentille rage,
Ie senti dans mon cuer vn sang plus generoux
Plus chauc & plus gaillard, qui me fist amouuer.
A vingt ans ie chaisi vne belle maistrise,
Et voulant par escrit esmoigner ma devise,
Ie vy que des François le langage trop bas
Se tramot sans vertu, sans ordre, ny compas
Adonques pour hauffer ma langue maternelle,
Indonté du labeur, ie travaille pour elle,
Ie fis des mots nouueaux, ie rapellay les vrieux.
Si bien que son renom ie possây usqu'aux Cicux.
Ie fis d'autre facon que n'auoient les antiques
Vocables composés, & frases poetiques.

DE P. DERONSARD.

Et mis la poésie en tel ordre qu'après,
Le François s'égalla aux Romains & aux Grecs.
Ha que ie me repends de l'auoir aportée,
Des riués d'Ansonye & du riuage Actée:
Filles de Iupiter ie vous requiers pardon!
Helas ie ne pensois que vostre gentil don
Se deust faire l'apast de la bouche heretique,
Pour seruir de chansons aux valets de boutique,
Aporté seulement en France ie l'auois
Pour donner passetemps aux Princes & aux Roys.
Tu ne le puis nyer! car de ma plénitude
Vous estes tous remplis: ie suis seul vostre estude,
Vous estes tous yssus de la grandeur de moy,
Vous estes mes suiets, & ie suis vostre loy.
Vous estes mes ruisseaux, ie suis vostre fontaine,
Et plus vous mesprises, plus ma fertile veine
Repoussant le sablon, iette vne source d'eaux
D'un farion eternal pour vous autres ruisseaux.
C'est pourquoy sur le front la couronne ie porte,
Qui ne craint de l'hyuer la saison tant soit morte,
Et pour ce toute ronde elle entourne mon front,
Car rien n'est excellent au monde s'il n'est rond:
Le grand ciel est tout rond, la mer est toute ronde,
Et la terre en rondour se couronne de l'ende,

R E S P O N D E.

Une couronne d'or & de perles est orne,
La Lune à tout le front de rayons couronne,
Les Rois sont couronne: heureuse est la personne
Qui porte sur le front une riche couronne.

O le grand ornement des Papes & des Roys

De Duc, de Empereur, Couronne ie voudro
Que le Roy couronne, eust sur ma teste mise.

La mitre d'un Prelat, Couronne de l'Eglise
Lors nous serions contents: toy de me veoir conduit,
A toy de iouyr du bien ou ie n'ay pretendu.

Après comme un flatteur tu dis que par ma vertu
L'effe de Condé le Prince magnanime,
Et ceux qui en tel Seigneur s'aigrissent contre moy,
Le faisant ou Tyran ou Tygre comme toy.

Fate le l'Eternel qui tout voit & regarde,
Et si ie suis meimeur ie luy supply qu'il darde
Sa foudre sur mon dos: si iamais i'ay pense
De rendre par mes vers en tel Prince offense,
Et qui ie fais tenu d rendre obeissance,
A qui i'ay dedié ma plume & ma puissance,
Qui m'ayme & me cognoist, & qui a meinte foy
Et me me chantonns devant les yeux des Roys.

Qui est doux & courtois, ne de bonne nature,
Qui a l'esprit gaillard, l'ame genille & pure.

DE P. DERONSARD.

Qui cognoistra bien tost, tant il est Prince bon,
Les maux que ton orgueil a commis sous son nom.

Or quand Paris auoit sa muraille assiegée,
Et que la guerre estoit en ses faubourz logée,
Et que les morins & les glaiues tranchans

Reluisoient en la ville & reluisoient aux champs

Voyant le Laboureur tout pensif & tout morne,

Entrainer en pleurant sa vache par la corne,

L'autre porter au col les enfans & son liect:

Un enferme trois iours renfrogné de despit.

Et prenant le papier & l'encre de colere,

De ce temps malheureux i'escriui la misere,

Alas tant les Predicans, lesquels auoient presché

Que par le ser matin le peuple fust tranché,

Alas tant les Assassins, les Voleurs, & l'outrage

De si bonne reforme, cruels en brigandage,

Qu'on ne sçait touttesfois ma plume s'atacher

Sur ces seigneurs dont le nom m'est venerable & d'heur

Car eux ne peunt respondre a ta Theologie,

Leur parole est si uerance, & puante, & meffie,

Leur papier est si peccé & prinse de l'erren

Qu'on ne sçait touttesfois incensez de iureur.

Comme tout autre &illard qui par la ville passe

En se vantant d'un baston, dans son poche amasse

R E S P O N C E

Des vieux haillons qu'il treuve en cent mille morceaux,
 L'un desus un fumier, l'autre pres des ruisseaux,
 L'autre pres d'un Egout, & l'autre dans un antre,
 Ou le peuple artizan va decharger son ventre.

Après en choisissant tous ces morceaux espar,
 D'un fil gros les rauande & coust de toute part,
 Puis en fait une robe, & pour neusuel la porte.
 Ta secte Predicant est de semblable sorte.

Or bref il me suffit de t'avoir irrité,
 Comme un bon Laboureur qui sur la fin a esté,
 Quand desia la vandange a verdeler commencé,
 De peur que l'escadron des Freslons ne l'effoué,
 De tous costés espie un chesne my mange.

Où le Camp rejonnant des Freslons est le gésé,
 Puis en prenant de nuit un gros fagot de paille,
 D'un feu noir & fumeux leur donne la bataille,
 La flame & la fumée entrant par les naseaux
 De ses soldats asles, irrite leurs cerueaux,
 Qui fremissent ainsi que trompettes de guerre,
 Et de colere en vain espingonnent la terre.

Mau toy (comme tu dis) qui as passés au
 Contre les coups d'estoq des hommes medisans,
 Qui as un estomac que personne n'enfonce,
 Tu pourras bien souffrir cette douce responce.

DE P. DE RONSARD.

Car ton cueur est plus dur qu'un corselet ferré
Qui garde l'estomac du soldat assuré.

A tant ie me t'ayrai, mais dauant ie proteste
Que si horriblement ton erreur ie deteste,
Que mille & mille mors i'ayme mieux receuoir,
Que laisser ma raison de ton fard deceuoir.

Au reste i'ay releu ta vilaine escriture
Ainsi que d'un boufon sacond à dire iniure,
Ou d'une harangere assise à petit Pont,
Qui d'iniures assaut & d'iniures respond.
Ha que tu monstres bien que tu as le courage

Aussi sale & vilain qu'est vilain ton langage:
Toutesfois à bon droit ie me sens decoré,
Dequoy par tes brocards tu m'as deshonoré,
Comme seul n'endurant ta medisance amere:

Cette Royne qui est de nostre Prince Mere
A souffert plus que moy, quand aux premiers estés
Laloux de sa grandeur, tu ne la voullois pas.

Ce Roy des Nauarrois a senti l'amertume
De ta langue qui fait de mesdire coustume,
Quand l'ayant par despit de Paradis banny,
Or l'apellois Caillette, or l'apellois Thony!

Quoy ne faisois tu pas à modo d'estriueres,
Pource Roy l'autre année, au Presche tes prieres:

R E S P O N S E

Tantost ne priant pas, tantost priant pour luy,
Selon qu'il t'aportoit ou profit ou ennuy?
Mieux t'entens desia que t'a malice pince
De trop te flatter ce magnanime Prince,
Ce Seigneur de Corinthe, & le blasmes de quoy
Il ne se monstre Tygre à ceux de nostre loy.
Je suis d'inques heureux de souffrir tels outrages,
Ayant pour compagnons de si grands personnaiges
Or tu as le vray grander pour t'assailir mon Foy.
Te gourmer t'enfler, comme autres fois au bord
La grenoille s'enfla contre le buif, de sorte
Que pour trop se boufer sur l'heure creua morte.
Tu as beau repliquer pour respondre à mes Dieux
Le demendray muet, car ce n'est moy qui suis
De Bateleur au peuple, & de farce au vulgaire
Si tu en veux servir tu le pourras bien faire
Ce pendant ie priay l'eternelle Bonte,
Te vouloir redonner tous sens & ra'sante,
Mais avant que voir, entend, race future
Et comme du testament garde cette escriture.
Qu'il soit que les Destins, à nostre mal, constans,
Soit que l'ire de Dieu face regner long temps
Ceste si cte apres moy, car ie te supplie,
Ne t'incense jamais apres telle folie.

DE P. DE RONSARD.

Et relisant ces vers, ie te pry de penser
Qu'en Saxe ie l'ay veue en mes iours commencer,
Non comme Christ la sienne: ains par force & puissance.
Desous un Apostat elle prit sa naissance:
Le feu, le sang, le fer en font le fonderment,
Dieu'vueille que la fin en arriue autrement,
Et que le grand flambeau de la guerre allumée,
Comme un tyron de feu se consume en fumée.

FIN.

I N P. R O N S A R D V M,
R A N A E L E M A N I C O L A E.
C O A X A T I O.

Dum bibis Aonios latices, in vertice Pindi,
Ronsard, videnas dum quatis arte fides:
Pindocini ruris, grauibus, tua personat agros,
Musa modis, Phœbus quos velit esse suos.
At ubi curâ suâ præpingui abdomine ventrem,
Seriger, e latum reddere more sui:
Illorum explisti numerum, qui funera curant,
Qui referunt sacos, sine operumque rudes.
Exin Musæ æque is numerus, ac temptare ab illo,
Non tua Musa erit, sed tua Musa cante.

P. Ronsardi Responsum.

Non mea Musa cante, cum hæc oracula ratis
Lemnicole raris Musa Lemnicoli.
Cælestis sors tres cælo cum corpore raras,

Immundos potius Demonas aut rotidem.
Semper in ore sui qui stances Pseudopropbeta
Inque Deum, inque pios verba prophana crepent.
Vera fides vati, su rana es de tribus una,
Altera Calvino, tertia Beza tuus.
Beza sciens veteris Theodori nomen, eandem
Deque Deo mentem, quam Theodorus habens.
Talibus o ranis raucissima de tribus illa,
Quae me, qua Superos, garrulitate petis:
Aonios non tu latices in vertice Pindi,
Sed bibis impuros, stagna Sabauda, lacus.
Nec cum pura nitet, sed cum nive turbida mixta,
Et glacie fusa montibus vnda fluit.
Inde gelata riam vocis, tumefactaque fauces
Digna coaxasti carmina vate suo.
In quibus ut decuit gibboso guttore monstrum,
Non nisi ranalis vox strepsit vlla tibi.
Nam quod Musa virum doctorum voce vocatur.
Id nunc Missa tibi vox inamena sonat.
Non nisi rana queat sacra sic corrumpere verba
Sibila rana fera est, sibila verba crepas.
I nunc, & patris inter strepe rima lacunis
Inque pios homines quilibet, inque Deum.
Mortua dum, pacem ne turbes rana piorum
Nigra, lacu Stygio, vel Phlegetonis vates.
Donec in ardenti, causam raucedinis, vnda
Excussas frigus, quo tua Musa rigeat.

F I N I S.

